

« TA, LIBERTÉ, ELLE DÉPEND DE TON, PHRASE »

forces de l'ordre et du désordre
Le Tigre clôt ici sa série de rencontres avec des «flics» et des «truands», par un entretien avec un braqueur en activité. Son prénom a été modifié, ainsi que de nombreux détails permettant de l'identifier.

ENTRETIEN AVEC ENZO, 35 ANS, BRAQUEUR

RÉALISÉ PAR ÉMILIE GIAIME & ANTOINE ZÉO

ILLUSTRATIONS: DEUX GARDIENS DES PORTES

CI-CONTRE *Le génie des richesses Hiuan T'an (Huyên Dân) ou «Terrasse noire», monté sur un tigre.*

PAGE SUIVANTE *Le génie de la constellation Tseu Wei (Tu Vi), dieu des richesses et génie éloignant les esprits du mal, monté sur un lion.*

IMAGES TIRÉES DE *Imagerie populaire vietnamienne*, par Maurice Durand, École française d'extrême-Orient, 2011

“ Moi, j'ai un parcours atypique. J'ai toujours été un casseur, un ouvrier. Et je suis un spécialiste de l'explosif, je connais très très bien les explosifs. Voilà. Et ça, c'est un domaine que tout le monde ne connaît pas. Et pourquoi je connais bien les explosifs? Parce que je suis Français et que j'ai fait l'armée. Voilà! Et moi je suis quelqu'un qui absorbe vite: quand je vois, je retiens. Après, la dernière affaire que j'ai eue, moi, où on est venu me chercher, c'est une tentative d'homicide.

— *D'accord...*

Voilà. C'est sérieux. Mais j'avais rien à voir. J'ai dit au mec [l'autre suspect en garde à vue]: «Prends tout sur ton cul, va en prison tout seul. Parce que si tu m'emmènes en

prison avec toi — ma femme, elle était enceinte à ce moment — je sors, je t'allume, l'affaire elle est claire. Je vais en prison pour ce que j'ai fait, je vais pas en prison pour ce que j'ai pas fait. T'es un homme, t'assumes, c'est la règle du jeu.» Moi je suis un homme: quand je donne ma parole, je respecte ma parole. Et avec tous les flics auxquels j'ai eu affaire, j'ai toujours eu de très bons rapports. Et d'ailleurs, il faut dire la vérité: un gros voyou, ça ne peut pas être un gros voyou s'il n'a pas des relations avec la police. Parce que flics et voyous, c'est ensemble. Y'a la barrière entre nous, mais y'en a pour qui j'ai de l'estime. Et ce genre de personnages, ils respectent les mecs comme moi, parce qu'on a une dignité. On a de l'honneur, on est des gens corrects. Moi, je



玄壇真鎮門



vois une dame elle va monter dans le bus, je m'enlève, elle va s'asseoir. Tu vois? On a de la correction, on est des gens éduqués... On est des gentlemans, voilà! On prend des sous parce qu'on aime les sous, après c'est l'adrénaline qui fait qu'on continue, et c'est le business. Moi je sortais tous les soirs, chaque soir je dépensais trois, quatre mille. C'est un train de vie, t'as vu? Faut assurer, les gonzesses, les bouteilles, la coke... Mais aujourd'hui, pour prendre des gros sous, faut monter sur un fourgon. Et pour monter sur un fourgon, il faut tuer. Moi, tuer, je tue pas. J'ai une religion et tuer, je tue pas. Mais dans ce milieu, aujourd'hui, c'est plus comme avant, il faut le comprendre, ça.

— *Toi, tu as commencé quand?*

Moi j'ai commencé jeune, moi, à l'âge de quatorze ans je volais des voitures, à l'âge de seize ans, je braquais.

— *À Lille?*

Oui.

— *Et tu es rentré comment dans le milieu?*

Je suis rentré comment? Ben t'as vu, quand t'es six garçons, ton père il a pas de sous et autour de toi, tout le monde il a des Nike, tout le monde il a des vélos, tout le monde il a ceci, tout le monde il a cela: nous aussi on veut la même chose! Et les premiers vols quand j'ai commencé, c'est du vol de voitures, du cambriolage. Et faut savoir que la première équipe qui a été constituée dans ma vie, c'est moi et mes frères. J'avais cinq frères. Avec les deux qui sont décédés et mon grand frère, on était quatre dans l'équipe.

— *Vous aviez quel âge?*

On avait tous un an de différence. C'est à dire qu'au début, le plus grand, il avait quatorze ans.

— *Et le plus petit, onze ans?*

Voilà. Et tu vois, lui, le plus petit, c'est quelqu'un qui est extrêmement dangereux. Parce que c'est quelqu'un, la prison elle lui a tué la tête. Faut savoir un truc: la prison ça te rend que dangereux, ça ne t'arrange pas. Et moi, je suis un gros voyou, mais avec des petites peines de prison. En tout et pour tout, dans toute ma carrière de voyou, j'ai fait en tout et pour tout huit mois de prison. Et voilà, c'est ça la classe! Ça, c'est la grande classe, t'as compris? Un voyou qui a vingt ans de prison, c'est pas un grand voyou, c'est un trou du cul. Quand t'es un grand voyou, tu vas pas en prison. Parce que tu t'arranges. Parce que tu réfléchis, parce que tu te poses des questions. Et attention: moi je suis pas une balance, tu vois ce que je veux dire?

— *Et dans les affaires avec tes frères, vous avez commencé par la petite délinquance?*

Voler des postes et tout ça? Si, ça on a fait. Mais je vais te faire rire: mon père, c'est quelqu'un d'exemplaire, tu sais ce que ça veut dire? Mais d'exemplaire, c'est un truc de fou! Quand j'étais petit, si je ramenaient quelque chose chez moi, il fallait que je ramène la facture. Mon père, un jour, il a trouvé 80000 francs dans la rue et il les a ramenés à la police! Ouais... Et l'ironie, c'est que la police, elle connaît ses enfants: elle sait que ses enfants, c'est tous des voleurs. Parce que voilà: on est une famille de bandits, faut dire la vérité. Par contre, on avait un principe: on volait pas les pauvres, au contraire on faisait plaisir aux pauvres. On avait des copains qui avaient vraiment pas les moyens, ben nous on volait une télé et on la mettait chez eux. Et en fait, notre équipe, on était des frères, tous ensemble, et après t'as vu t'évolues, après t'as les gonzesses qui rentrent, tu veux flamber. Ça fait que notre équipe elle se divise sur les activités. Tu vas aller taper avec ton équipe à toi, mon frère il va aller taper avec son équipe à lui. Ça veut dire qu'on était déjà une équipe à nous quatre, et on avait chacun des équipes où on participait, où on prenait des parts. Et quand c'était des grosses affaires, on venait les quatre frères dans l'équipe, on se mélangeait. Y'en a eu des grosses affaires... Fallait prendre des sous. Moi, je suis un spécialiste de l'ouverture. Ouais, j'ai toujours été attiré par ça. La serrure, c'est ma passion. Moi je vais pas faire de dégâts, je vais faire du propre. Moi c'est classe, moi c'est la classe, j'ai toujours été comme ça, voilà! (*on rit*) Tu vois, ça fait prétentieux, c'est vrai que ça fait prétentieux... mais c'est vrai. J'aime le travail bien fait, je suis un perfectionniste. Et un jour, je me retrouve accusé d'être complice d'un homicide pour un règlement de compte. J'avais seize ans et je fréquentais une gonzesse, c'était mon premier amour. Et c'était son cousin qui avait fumé un mec. Il l'a fumé pour une parole: «con de tes morts». C'était un gamin de quinze ans, il avait dit à sa sœur «con de tes morts». Alors lui, qu'est-ce qu'il a dit? «Je lui donne une semaine pour qu'il aille au cimetière se mettre à genou devant la tombe de mon frère, et qu'il me dise pardon.» Le gamin il a répondu: «Mais ton frère, il va se faire enculer.» La petite, elle est allée le répéter. Et moi je sortais avec sa cousine à lui, je l'ai raccompagnée chez elle, et lui il est descendu à ce moment-là et il m'a dit: «Aujourd'hui, je vais le fumer.» Il était calibré et tout. Et moi je lui ai dit: «Hakim, tu parles sérieux là? Arrête, c'est un gamin.» Mais Hakim, il devait avoir vingt-cinq ans, c'était un grand, moi je peux pas... Sur le moment, je me suis dit: «Je vais avertir le jeune.» Mais après si tu fais ça, c'est que t'as vraiment trahi les tiens, tu peux pas. Alors je me suis dit: «La meilleure chose que t'as à faire, c'est t'arracher.» Et... et je suis parti au cinéma. Il me fallait un endroit parce que je savais qu'il allait le fumer, je le savais. Et quand je reviens, j'apprends qu'il s'est fait abattre, le



gars. Et ma mère, elle m'attrape: «Viens, je te parle: j'es-père que t'as rien à voir là-dedans.» Je lui dis: «J'ai rien à voir là-dedans, arrête!» Et le lendemain, tu sais quoi? La crim' elle vient me chercher... C'est pas rien là, ho! La crim'... Ma mère en garde à vue, toute ma famille en garde à vue! Ils ont dit: «Écoutez, Enzo, Enzo il est au courant de tout, Enzo il sait tout, Enzo il faut qu'il parle. Et si Enzo il parle pas, Enzo il va aller en prison et ça va être chaud pour lui.» Parce qu'en fait y'a un homicide, on retrouve pas le calibre et on a aucune preuve. Et la seule preuve qu'ils peuvent avoir, c'est moi, parce qu'ils savaient que j'étais dans les parages juste avant le coup de feu, des voisins m'avaient vu. C'est-à-dire que tu commences par la police avec la brigade criminelle, tu sais ce que ça veut dire? Tu commences pas avec la police municipale ou un garde-champêtre! Avec tous les vols que j'avais faits, j'étais connu mais... bidon, tu vois? Et là je me fait péter par la cri-mi-nelle... Ah ouais... (il rit) Et je les vois, ils sont là, costard-cravate: «Écoute: tu vas prendre vingt ans, petit con. Là, t'es en train de couvrir quelqu'un, on sait que t'as participé, alors ou tu nous dis c'est qui, ou c'est toi qui vas aller au placard.» Et ils me gardent trois jours... Et moi, je craque pas. Je craque pas. Et c'est là que j'ai compris que j'allais être un voyou. Là, à cet instant-là, quand j'ai vu que c'est eux qui ont craqué, j'ai compris. Parce qu'y en a un qui a dit: «Y'a rien à en tirer», et ils m'ont relâché. Et ma mère, elle était en garde à vue, c'était un truc de fou! Ma mère, elle est venue avec les flics devant moi, elle m'a dit: «Je suis ta mère, dis-moi!» Et je lui ai dit: «Même à toi, je te dis rien. Je sais pas.» Je voulais pas le donner, parce que c'est impossible de donner un mec comme ça, pour moi c'est pas possible!

— Parce que tu savais que t'aurais des problèmes?

Non, je t'explique: j'avais pas peur de lui. Mais t'es en train de grimper. Si tu commences à grimper et que là tu fais une gaffe, t'es mort. Sa cousine, j'avais tatoué son prénom sur mon bras. Quand je suis sorti, je suis rentré chez moi, j'ai pris un couteau, je l'ai mis sur le feu; le couteau, il est devenu rouge, je l'ai posé comme ça sur son nom. Et j'ai dit: «Elle, c'est fini. Sa famille, c'est fini.» Parce que moi, ça m'a pas plu qu'il l'ait fumé, tu vois? C'était un assassin, son frère. Je me suis dit: «Comme ils ont fumé le gamin, ils peuvent me fumer moi.» Et de là, je monte en puissance. Pourquoi je monte en puissance? Parce que les mecs, ils voient que j'ai été le premier là-bas et que je suis le seul qui l'a pas balancé. Et là, avec mes frères, on devient un milieu à part. Nous, on est là pour faire de l'argent. Maintenant ça y est, on a connu la crim', allez hop! On nique tout.

— Cette garde à vue, c'était la révélation?

Voilà! T'as vu, j'ai pas craqué devant la crim', je craquerai devant personne. T'as compris? (il rit) Et là tu

montes au charbon, là on monte au braco entre frères. On commence par les boulangeries, les magasins de sport... Et après on calme les braquages, parce que c'est quand même violent, et on fait du cambriolage à voiture bélier. Donc c'est puissant. On tapait les grosses enseignes. On tapait pas les particuliers, on tapait pas l'ouvrier. Et je suis jamais allé taper une affaire au hasard. Je suis pas un voleur à l'occasion, je suis pas un petit voleur à répétition. Je suis un vrai voleur. Je suis un professionnel. Ça paraît prétentieux mais c'est vrai. Voyou, c'est un métier, alors ou tu fais correctement ton métier, ou tu fais n'importe quoi et tu vas te faire: prison, entrer, sortir, entrer, sortir. Et moi, c'est pas ça. Par contre, mes frères, ils faisaient n'importe quoi. Ça fait qu'après je suis arrivé à un stade où j'arrivais à bosser avec eux, mais avec difficulté. Parce qu'ils prenaient de l'âge et ils voulaient monter sur moi. Les petits ils ont grandi, ils parlent avec les calibres. Et les flics me cherchent pour une affaire de braquage — j'ai rien à voir, d'ailleurs je me rends, ils font la synthèse, ils voient que j'ai rien à voir. Et de là y'a eu des histoires où ça menaçait à tout va, ça tirait de partout, y'avait une autre équipe qui avait balancé des mecs de mon équipe, on leur avait tiré dessus, ils nous ont retiré dessus... Et là, je me suis arraché. Tout seul — mes frères ils se retrouvent en prison pour des braquages. Ils balancent personne, ils prennent les plus grosses peines. Et là, t'as compris qu'on rigole plus: faut payer les avocats, faut des sous. Alors je vais en Suisse, je tape des affaires là-bas, des bijouteries, des coffres. Que du lourd, des montres, de l'or. Je me suis fait un pactole et je me suis arraché à Paris. J'arrive à Paris, j'ai dix-huit ans et j'ai de l'oseille. Je découvre la capitale, je vois des gonzesses de partout, des belles voitures et tout... Et moi, j'arrive en BM cabriolet! 1994, je me retrouve en prison pour une histoire de moto, une histoire bidon... Un soir, je suis dans un club échangiste, je sors de là bourré et je sais pas ce qui se passe, je vois une moto, je veux la taper. Et je me fais serrer bêtement par les keufs. Je me retrouve en prison pendant huit mois, et j'avais un mandat de dépôt de huit mois. Et y'a les papiers de l'armée qui arrivent chez ma mère, et je lui dis: «Tu les ramènes à l'avocat, et l'avocat il va me faire sortir, comme ça j'irai à l'armée.» Et c'est ce qui s'est passé! Alors je sors de prison et je me retrouve à l'armée pour le service militaire. Et mon père, tu sais, c'est un ancien combattant: «L'armée c'est pour les hommes, celui qui a fait l'armée c'est un homme»... Il était content, t'as compris. Alors j'arrive à l'armée, je vois des choses pour de vrai... À cette époque, c'était l'ex-Yougoslavie, y'avait la guerre.

— C'est là que tu apprends à manier les explosifs?

Voilà. Et je kiffais grave, je tirais au lance-roquette, un truc de ouf! (on rit) Je me prenait pour voilà, l'homme



quoi! Et je rentre à Paris avec ma BM. Et je suis toujours sur Strasbourg-Saint-Denis, chez les putes et tout. Et les maquereaux de ces putes-là, c'est des mecs du sud. Des Corses qui me connaissent, qui connaissent mes grands frères et qui me prennent en main: «*On va pas laisser Enzo traîner tout seul.*» Et on commence à me prendre en main, ça veut dire que je commence à vivre où? Place Vendôme, au Ritz... Je commence tout de suite avec la grande classe! Et je suis avec des voyous, des vrais voyous, parce que c'est des Corses.

— *Donc tu débarques dans un milieu vraiment organisé...*
Voilà, dans le milieu. C'est pas n'importe qui, quand même, c'est une grande famille. Ça fait que moi, ils m'ont mis bien: ils me font sortir dans des boîtes, et quand tu sors dans les boîtes, tu rencontres les gens, tu vois? Et quand les gens, ils te voient avec ces gens-là, ils veulent savoir t'es qui. Y'a pas d'Arabes avec eux — mais moi, si je marche dans la rue comme ça, tu sais pas si je suis Rebeu, si je suis Italien, Corse... Et de là, les gens, ils s'intéressent à moi.

— *Et tu participes à leur business?*
Non, ça m'intéressait pas leur business. Ce qui m'intéressait, c'était d'être avec eux, de bouger avec eux parce qu'ils avaient des grosses berlines aussi... Et là il arrive un moment où ça y est, je commence à plus avoir d'oseille. Parce que je travaille pas, tu vois, seulement je vis! Alors je me dis: «*Ah ben je vais aller travailler. Je vais aller travailler... Quoi, je vais aller travailler?!*» Et je vois une annonce dans *Le Parisien*: «*Société de dépannage cherche serrurier.*» Sur la tête de mes enfants! Je me présente, je tombe sur un mec, c'est un ancien flic qui a monté sa boîte, un mec de Nîmes. Et moi j'arrive chez lui, la classe: Weston, costard...

— *«Bonjour, je viens pour l'annonce!»*
(il rit) T'as compris! Et le mec, il me dit: «*T'es serrurier? — Ouais — Tu sais ouvrir les portes? — Ouais, pas de problème! — Tu sais vraiment les ouvrir ou tu les pètes au pied de biche? — Je sais vraiment les ouvrir, t'inquiète pas, je suis un professionnel.*» Et le patron, il me dit: «*Écoute-moi bien: demain tu vas arriver ici à huit heures et tu vas me montrer ce que tu sais faire, ok?*» Ah là là... Le lendemain, j'arrive, et le premier client qu'il me donne, je fracasse la porte à la batte! Le deuxième client qu'il me donne, je fais une escalade par la fenêtre! Mais en fait, je ramène de l'oseille. Prime de risque, 6000 francs, 7000 francs... Et lui, il voit l'oseille, il voit que je monte des portes, il voit que je vends, j'ai une bonne déballe, je me démerde, tu vois. Il kiffe sur moi, et il me donne que des belles adresses, le 15, le 16, tout ça. Mais j'avais aucune technique d'ouverture. Je passais par les balcons, je fracassais la porte avec une masse et un burin, tu vois le bordel? Et je vendais du matériel.

Et au bout de six mois, ça y est, j'ai compris qu'il faut vraiment apprendre à ouvrir, faut pas rester comme ça. Y'a un fournisseur où tous les serruriers ils vont. Et moi, quand je vais chez ce fournisseur, je tombe sur Guillaume Martel. Le meilleur serrurier de France. Et tu vois, j'ai un don: quand je parle avec les gens, les gens ils s'intéressent à moi. J'ai quelque chose, tu vois? Et le mec, il kiffe sur moi. Lui c'est le mec français, qui connaît pas le business mais qui est à fond dans son métier... Et c'est un génie, le mec... Un truc de ouf. Il ouvrirait tout sans casser. Et moi, je me dis: «*Celui-là, je vais le suivre.*» Et y'a plus que lui qui m'intéresse. Je le suis, je lui paye à manger, je suis derrière lui. Et là il me fait confiance, et il me ramène dans son local. Et je le payais, j'allais tous les jours à son atelier, j'étais bien, j'apprenais. Et lui, il kiffait parce que j'apprenais vite, tu vois: il me montrait la méthode et tout de suite après je refaisais la méthode.

— *Il savait ce que tu voulais en faire?*
Non il savait rien du tout. Ça a duré presque un an. Et pendant tout ce temps, j'avais repéré chez les clients, les baraques où y'avait du lourd. Et là, je savais où aller. Et là je commence à rentrer chez les clients et je commence à voler. Je vole, je vole. Et là j'ai commencé mon équipe. Et là je rentre dans la cours des grands, avec les tapeurs...

— *Les tapeurs?*
Les tapeurs: les braqueurs, les voleurs. C'est l'époque des boîtes de nuit, on se rencontre là-dedans, on se parle et voilà, de là ça part, y'a une équipe constituée, et moi il me craignent parce qu'ils savent pas qui je suis. Les autres, c'est des mecs de banlieue, 93, surtout 93. Montreuil, c'est là où t'avais la crème, le top des tops des bandits. Et là j'ai commencé.

— *Des casses, des cambriolages?*
Des casses, des cambriolages, des braquages, des séquestrations, des go-fast où je pète les mecs qu'ont l'oseille.

— *Tu braquais les dealers.*
Voilà. Et de 1997 jusqu'à 2003, j'étais en puissance, laisse tomber! Je bossais tout le temps, je tapais que des grosses affaires. Entre-temps j'ai rencontré une femme, j'ai fait ma vie, je me suis marié, dès que j'ai fait mes gosses j'ai commencé à acheter des apparts. J'étais au top!

— *Et t'avais pas de problème avec la police? On t'a jamais repéré?*
Non, jamais j'ai été repéré. Tout était propre, personne savait où j'habitais, personne connaissait ma vie. Moi, on m'amène pas, c'est moi qui amène les gens, et je me suis jamais fait serrer, t'as compris? Et les affaires où



紫微鎮宅



j'ai pas contrôlé, ça s'est pas bien passé. La première affaire qu'on m'apporte, c'est un cinéma dans le XX^e arrondissement. On m'appelle, je vais sur place, et on me dit: «Voilà, y'a un mec qui va mettre cinq cents bâtons dans un coffre. Faut rentrer dedans et ouvrir le coffre.» Je dis: «Ok. Moi je m'en bats les couilles des cinq cents barres. Moi je veux cinquante bâtons et j'ouvre.» Parce que les mecs je vois tout de suite qu'ils sont virulents, c'est des mecs dangereux. Et en fait j'ai envie d'aller, sans envie d'aller. Et je sais que eux, ils vont pas payer cinquante barres pour que j'ouvre. Eux, ils vont vouloir juste prendre l'oseille. Et en fait, je me la raconte, je sais qu'ils ont besoin de moi. Parce qu'attention: le cinéma il est là... et juste en face, c'est le commissariat! Alors je lui dis: «Les condés, ils sont juste à côté. Tu vas rentrer là-dedans, tu vas faire de la merde, tu vas rien faire du tout. Alors crache cinquante bâtons et moi je vais te le péter le coffiot. Et même si y'a quatre milliards dedans, je m'en bats les couilles.» Et moi, je faisais croire à tout le monde que ça se passait comme ça, mais en vérité, c'était mon premier coup. Le coffre, c'était une armoire, mais Guillaume m'avait appris, je pouvais l'ouvrir. Et attention, j'étais équipé, j'avais du matériel, moi, du vrai matériel, t'as compris? Stéthoscope, les parapluiés, les forceurs, j'avais tout.

— *Qu'est-ce que c'est, les parapluiés?*

Tu sais, les parapluiés! Pour ouvrir les portes sans les casser. C'est comme les clés mais tu changes les combinaisons.

— *Et les forceurs?*

Les forceurs, pour faire l'ouverture destructive. Écoute: ou tu fais l'ouverture fine, tu casses rien; ou tu fais l'ouverture destructive, tu casses. Voilà.

— *Et y'avait des alarmes?*

Bien sûr, mais ça je rigolais avec ça. Parce qu'une alarme, t'as toujours un fil raccordé et ça va en bas, sur les bouches de PTT. Tu coupais le fil PTT et l'alarme elle est étouffée, elle avertit personne. Bref. Et le mec il me dit: «Va te faire enculer, je vais l'ouvrir tout seul, le coffre», et moi je lui dis: «Eh ben toi, va te faire enculer, ouvre-le tout seul le coffre, salut.» Mais moi je pars pas, tu vois. Je me mets de l'autre côté de la rue et j'attends. Et j'entends quoi? Boouum! Un gros bruit, tu vois. Et qu'est-ce qu'ils ont fait? Ils se sont mis à quatre bourrins en train de pousser le coffre, le coffre il est parti dans l'escalier, il fait huit cents kilos, il a traversé une cloison et il a atterri chez des gens! Les branquignoles... Et ils sont repartis bredouilles. Mais dans cette équipe, y'a un mec qui s'appelle Antoine, que j'ai connu quand on faisait des affaires dans les boîtes de nuit. C'était un vendeur de coke, lui. J'aimais pas ce qu'il faisait, mais j'aimais bien le personnage.

C'était un gros pilote, un pilote de ouf. Un bon Français, fils de riches, ses parents étaient blindés. Et c'est mon pote, c'est lui mon pote, et c'est lui qui me ramène dans ce plan-là. Et il commence à voir que moi je suis coriace. Et ce Antoine, là, il me ramène que des belles affaires. Tac tac on ouvre, tac tac on ouvre, on prend des sous.

— *Une de tes plus belles affaires?*

Une des plus belles affaires... Y'a une augmentation des cigarettes, je sais pas ce qui se passe, tout le monde braque les camions de cigarettes. Et là je suis chez moi et Antoine, il m'appelle: «T'as vu, y'a un entrepôt à Lognes, dans le 77, là-bas on peut braquer et prendre des cigarettes.» Et moi je vais à Lognes, et je regarde... Ça me plaît pas. Pour moi ça c'est bidon: t'as des lignes droites de partout, les keufs ils sont là... Et une semaine après, Antoine, il me dit: «T'avais raison, ils se sont tous fait péter!» Et moi je me la raconte, comme d'habitude, et je tape mes petits trucs par-ci, mes petits trucs par-là. Et je commence à avoir de l'argent: c'est-à-dire que je peux investir sur un beau truc. Et moi j'achète tous les jours *Le Parisien* et je lis que les faits divers. Et je vois des affaires comme ça, les mecs ils prennent des sous dans les cigarettes, et je me dis: «Faut que je fasse mieux.» Et un jour, je suis chez moi, je regarde la télé, et je vois un film où ils attaquent carrément un train de cigarettes. Je regarde le film, et je suis à fond — et l'ironie c'est que c'est sur une chaîne en allemand, je comprends rien! Mais je vois. Et je pète les plombs. Et là, je commence à gamberger: il faut que je trouve des trains où y'a des cigarettes, et je vais faire exactement ce que j'ai vu. Et je cherche, et tout ce qu'on vient me proposer, ça m'intéresse pas. Et je pars avec un pote en Allemagne — c'est l'époque où les gens ils allaient acheter des voitures en Allemagne parce qu'elles coûtaient moins cher. Et sur la route, on tombe en panne avec sa voiture. Et on tombe en panne juste à côté de quoi? Des voies ferrées. Et moi, quand je vois les voies ferrées, je me dis quoi? (*chuchotant*) «Autant ici y'a des cigarettes...» Et je saute le grillage et je vais sur la voie ferrée... Et sur la tête de mes enfants, je vois quoi? Des palettes de Marlboro dans les trains! Un truc de ouf... Et l'autre, il me regarde, il me dit: «Qu'est-ce tu fous?» Et je lui dis: «Tais-toi! Je regarde les cigarettes.» Dans ma tête, je me dis: «C'est le top!» Et je lui demande: «C'est quoi la ville, ici? — Ici, c'est Reims — Ah ouais...» Et je suis allé dans un bureau de tabac, j'ai acheté un appareil à photo jetable, et j'ai pris les serrures... J'avais jamais vu ça. Et quand j'ai développé les photos, je suis allé voir Guillaume Martel: «Ça, tu sais l'ouvrir? — Ouais, mais faut que je sois sur place.» Même lui il comprenait pas, tu vois, tellement c'était compliqué. Et je l'emmène avec moi à Reims et on étudie sur place comment on



va faire pour ouvrir le train. On est là avec l'échelle télescopique parce que tu sais, les wagons, c'est haut, déjà le plancher il est là (*il montre une hauteur de 1m80*) et la serrure elle est encore plus haut. Et au bout d'un moment, il me dit: «*Je sais comment on va le faire: on va le faire à l'extraction.*» C'est-à-dire en gros, il a fabriqué un truc qu'on posait sur la serrure, on vissait une vis dans la serrure et quand on vissait des deux côtés, ça faisait reculer la serrure. Et après avec un tournevis on ouvrait le wagon. (*il tape dans ses mains*) C'est bon, j'avais la méthode d'ouverture! Maintenant, il me fallait l'équipe, parce que là c'est un cambriolage, c'est du déménagement, on va se porter les cartons. Ça veut dire que pour monter tout ça, faut vraiment être équipé, tu vois? Et il me faut trois mecs qui conduisent, parce que moi si je fais ça c'est pour remplir trois trente-huit tonnes. Par contre, tu comprends bien que c'était du pain béni mais que c'était surveillé, y'avait une tour de contrôle avec des gardiens jour et nuit. C'est-à-dire qu'eux, il faut les mettre hors d'état de nuire, donc là on rentre dans une séquestration, on est d'accord? Ça veut dire que c'est les assises, ça veut dire qu'il faut prendre des mecs qui ont des couilles. Bon. Et je tombe sur le mec qui va me racheter tout. Il habitait dans une forêt, et il payait cash. Les trois camions, c'est simple, je suis même pas allé les voler: je suis allé les louer. On les a replaqués et j'ai pris une équipe. Neuf bonhommes. On va sur place, je les mouille tous, tu vois, je sais qui c'est les mecs. Bon déjà les deux mecs là-haut [dans la tour de contrôle], tac tac on monte, on les bloque, on redescend et moi j'ouvre, clac clac... et après c'est du déménagement. On vide trois wagons. Trois wagons!

— *Vous restez combien de temps sur place?*

On arrive le soir, les camions ils sont sur place, tout est bon. On attaque à minuit et on charge, on charge, on charge... Et il commence à faire jour, y'a des gens sur les voies ferrées. Je fais partir les mecs, les camions ils s'en vont. Et il reste plus qu'Antoine, son frère et moi. Et je dis à Antoine: «*Moi, je monte détacher tout le monde.*» Et je me penche pour faire mon lacet, je me mets comme ça (*accroupi*), et quand je lève les yeux... Je vois tous les gendarmes alignés. (*voix basse*) Ah ouais... (*silence*) Et là on a déchargé toute la nuit tonton, on est fatigués, on est morts. Et là ça commence à courir. Ça course, crois-moi ça course. On a couru peut-être un kilomètre, et les gendarmes ils sont derrière à coups de feu: «*Halte! Halte! Halte!*» Et ça tire à tout va. Et moi je cours avec un sac à dos plein d'outils, avec l'échelle, je peux rien jeter parce que tout ce qu'y a là, y'a mes empreintes dessus. Et je cours, je cours, je cours, je cours. Et je cours. Antoine il court devant en premier, son frère il court derrière et moi le dernier... Et on arrive: Pah! Ça s'arrête. Y'a quoi? Une rivière. Et tu vois la rivière, elle fait peur. Et t'es mort. Et je vois Antoine,

il plonge, il traverse. L'autre il plonge, il traverse. Et moi je plonge, mais je suis lourd, t'as vu, avec tout ce que j'ai. Et je tombe dans quoi? Dans le tourbillon. Dans un truc, tu sais quoi? J'étais en train de me noyer. L'autre il revient me chercher, pas Antoine, son frère, et on arrive à traverser, et on se retrouve de l'autre côté, et les gendarmes ils tirent, et il tirent sur nous. Et on continue à courir encore. Et on rentre dans une maison, y'a des gens, ils déjeunent tranquilles, tu vois. Et on prend leur voiture, on éclate la porte du garage avec la voiture et on s'arrache. Et là ils déclenchent le plan Épervier... Et on arrive à rentrer à Paris, tout mouillés, dans un état laisse tomber. Et attends: après on refait demi-tour pour aller récupérer ma voiture, elle était à Reims et y'avait du matériel encore dedans, y'avait toutes mes empreintes. Et on jette la voiture volée qu'on brûle au milieu de la route, on va récupérer ma voiture et on repart, moi allongé derrière et Antoine avec sa tête de bouffon qui conduisait... Et on arrive à rentrer à Paris. Le receleur, il nous a payé cash comme il avait dit, que des billets de cinq cents francs où y'a Marie Curie dessus. Les mecs ils ont pris cent cinquante plaques, et Antoine et moi on a pris trois cents bâtons chacun. Ça, c'était un bon coup, vraiment. Après, y'a d'autres gens qu'ont voulu le refaire et ils se sont faits tous niquer.

— *Et une fois que t'as tes mallettes de cash en grosses coupures, comment tu fais pour blanchir l'argent?*

J'achetais des grosses voitures! Des Mercedes à 40 millions, à 45 millions. Pas qu'à mon nom, j'achetais aussi au nom des gens, tu vois? Après, les voitures, je les déclarais volées, je les dépouillais, je faisais toucher l'assurance, l'assurance elle me donnait un chèque et le chèque, je le mettais sur mon compte. Et aux gens, je leur donnais dix mille, vingt mille. C'était impeccable.

— *Mais les vendeurs de Mercedes, ils tiquaient pas de te voir arriver avec 45 millions en cash?*

Quand t'as de l'espèce, tout le monde ferme sa gueule. Faut savoir où tu vas. Faut savoir que l'argent, c'est un... Comment dire? L'argent, c'est énorme! L'argent, c'est les femmes — et tu vas trouver ça pathétique, mais dans le milieu de la nuit, sur cinquante gonzesses t'en a quarante-cinq qui bandent sur les voyous. L'argent, il appelle les femmes, il appelle le pouvoir, il appelle le respect. J'avais de l'argent, j'allais manger chez Robuchon, j'allais à *La Tour d'Argent*, je prenais une bouteille de Pétrus 1961, je la payais vingt bâtons, la bouteille, je buvais deux verres et je la jetais. Et tu voyais les vrais bourgeois, ils étaient là, ils nous regardaient... Moi, je fréquentais des mecs comme Francis le Belge [parrain historique du milieu marseillais, assassiné à Paris en 2000], t'as compris? Ça y est, je discutais avec les grands! Après t'es dans un monde... t'es plus dans



la vérité, mais c'est un mensonge qui te plaît. Tu te dis : «*Ça y est, je suis devenu quelqu'un, je suis pas n'importe qui là, oh!*» Ça rend fou. Mais moi, l'avantage que j'avais, c'est qu'en fait par mon éducation je savais qu'avec l'argent on pouvait pas tout avoir. Parce que mes parents, ils en avaient pas du tout, de l'argent. Et je savais que l'essentiel, c'est pas avec l'argent que tu l'as, c'est avec tes actes, tu vois? Sauf que dans le milieu, t'as 80% de tocards et 20% de cerveaux. Je te le dis clair et net. «*Combien on va prendre? On va prendre combien?*» Les mecs ils cherchent à savoir combien ils vont prendre d'argent, mais ils voient pas combien ils vont prendre de prison! Et c'est pour ça que moi, je me suis embrouillé avec Antoine. Je t'explique: moi, je suis un des premiers à Paris à avoir tapé des distributeurs à l'explosif.

— *Comment tu faisais ça?*

Je rentrais dedans, j'ouvrais la porte proprement, quand j'étais dans la machine derrière je mettais un pain de plastic et je pétais le coffre. Et je récupérais les cassettes, je récupérais l'oseille, je partais. Ça va très vite et ça génère entre cent cinquante et deux cents mille euros par distributeur. On part à quatre sur un gros coup comme ça avec Antoine. Et on est en boîte, et Antoine il rencontre un Corse. Un gros, un fils de notable, du très lourd. Du très lourd, mais qui m'intéresse pas du tout parce que c'est un mec qui vient de sortir de prison, il a tué un petit Beur pour une histoire bidon, et le Antoine il veut me le ramener dans l'affaire. Mais si on se fait péter, moi j'arrive aux assises avec un avocat à trente mille et là tu me ramènes un mec avec un avocat à trois cent mille! Laisse tomber, je veux pas monter avec des mecs comme ça, moi! Je reste à mon niveau, tu vois?

— *Ça compte, ça, que le mec puisse être mieux défendu que toi?*

Pour les 80% de tocards, ça compte pas, mais pour les 20% qui réfléchissent, ça compte. Un mec comme ça, c'est la Brise de Mer! Là, t'es dans le 1% de la jet-set du grand banditisme! T'es même plus dans le grand banditisme, t'es dans le notable de chez notable! Là t'as même Pasqua qui fait partie de l'équipe, sérieux! Tu me ramènes des mecs comme ça, mais nous on est des Arabes, mon frère! On va se faire enculer, nous, laisse tomber! Je sais qui je suis, je sais de quoi je suis capable, je sais dans une histoire comme ça comment les gens vont me qualifier. Ok? Je le sais. Alors je lui dis: «*Écoute, moi ça m'intéresse pas. Je viens pas.*» Mais Antoine, il s'en bat les couilles, pour lui c'est un gros voyou, il va être son pote! T'as compris? Parce qu'il y a beaucoup de branlette chez les voyous. C'est comme chez la police, ils se prennent tous pour des mecs du GIGN [Groupe d'intervention de la gendarmerie nationale]. Ben chez les voyous, c'est pareil: «*Tu sais qui je*

connais? Lui, tu sais c'est qui?» Et les mecs, ils sont montés sur ce coup, ils ont mis trop d'explosifs, ils ont fait sauter tout l'immeuble, ils sont repartis bredouilles. Et Antoine, après, il a fait n'importe quoi: le soir il se ramène des putes à la maison, il prend de la coke. Et y'a une pute qu'il a pas voulu payer, elle a tout vu, les armes, les explosifs, et elle est allée balancer au commissariat: identification criminelle, OCRB [Office central de répression du banditisme], tout! Donc lui, garde à vue, il arrive chez les keufs, écoute ce qu'il leur dit: «*Ça peut pas être moi, parce que moi, cette nuit-là, j'étais chez ce mec pour passer la nuit.*» Chez moi! Il m'a balancé chez les flics, alors qu'il sait que c'est chaud, il faut pas faire ça! Et l'OCRB, ils ont fini par me lever... mais huit mois après! Donc pendant huit mois, ils ont enquêté sur moi.

— *Tu le savais, qu'ils te suivaient?*

Je savais que j'avais les condés sur moi, ouais...

— *Et tu faisais gaffe?*

Mais tu fais gaffe à rien du tout! Faut surtout pas changer de mode de vie: tu vas toujours en boîte, tu vas toujours au resto, tu fais toujours pareil! Et un matin, six heures, ça tape à la porte. «*C'est qui? — C'est l'OCRB, ouvre! — C'est vraiment les condés?*» — parce que des fois t'as des équipes de voyous qui se font passer pour des condés. Et ils me lèvent. Et quand on arrive chez eux, je commence un travail psychologique, mais alors un truc... Là, faut avoir les couilles: c'est ta liberté qui se joue. Que tu sois à l'OCRB, que tu sois à la BRB [Brigade de répression du banditisme], que tu sois à la criminelle, que tu sois où tu veux: ta liberté, elle dépend de ton phrasé. Peu importe ce qu'on a contre toi, au commissariat, y'a tout qui s'arrange. Mais quand tu ressors, si t'as pas tout arrangé, t'es foutu. Alors je demande: «*Vous venez me chercher pour quoi? — Association de malfaiteurs en bande organisée, attaque à l'explosif, patati, patata...*» Moi, je le regarde: «*Si tu veux la vérité, je te la dis. Mais à une condition: tu sors ma femme — parce qu'ils avaient levé ma femme aussi. Tu sors ma femme maintenant, et t'auras tout sur un plateau. Si tu la sors pas, va falloir que tu travailles. Ok?*» Ma femme est relâchée, et le flic revient: «*T'as vu, j'ai été correct. — T'as été une bombe atomique, mec. Et ben écoute: l'équipe qui est montée, je la connais pas. Le mec que tu soupçonnes, il a déjà dormi chez moi mais je peux pas te confirmer que c'est le jour que tu me dis. Voilà.*» Il me dit: «*Tu crois que j'ai libéré ta femme pour ça? Moi ce que je veux savoir, c'est si toi tu es monté sur l'affaire!*» «*Tu sais ce que tu vas faire? Je lui dis. Va chercher tel mec qui est en garde à vue et demande-lui.*» Et c'est ce qu'il a fait. Et le mec en question, il a dit: «*Moi j'étais dans l'affaire, les cinq premiers mecs sur le catalogue étaient dans l'affaire, tout le reste il est pas dans l'affaire.*» Et le



flic m'a laissé sortir au bout de quatre jours. Et j'ai balancé personne. T'as compris? Parce qu'y a de la discussion, parce qu'on est des bonhommes. Tu fais ton boulot, si t'es venu me chercher c'est que t'es pas con, t'as une raison: on discute. Maintenant si t'arrives chez eux et que tu fais: «*Ouais nique la police nique ta mère*», t'es mort, dès que t'es arrêté t'es bon pour la prison. Parce que c'est le flic qui parle au proc'. Et comme les mecs d'aujourd'hui, c'est des ignorants, des mal élevés, sans aucun langage, ils se retrouvent tous devant le juge. Un voyou, il sera jamais entraîné comme un mec du GIGN ou de la BRI [Brigade de recherche et d'intervention], alors faut que ce soit un cérébral, un mec qui réfléchit. Et je te parle même pas des vendeurs de drogue. Eux, le jour où ils tombent, ils balancent tout le monde.

— *C'est pas des vrais voyous, les mecs qui font de la drogue?*

C'est de la merde. Que tu vendes du sucre ou du pain, y'a un échange de bons procédés. Le vendeur de drogue, il paye pas l'URSSAF, les impôts, la taxe professionnelle, mais c'est un commerçant.

— *C'est quand même des mecs dangereux, non?*

C'est pas des mecs dangereux: c'est des mecs qui s'entourent de mecs dangereux. Ces mecs-là, ils montent pas au charbon, c'est des opportunistes. Eux, ils bandent sur nous, mais nous on s'en bat les couilles, d'eux. Prendre un kilo de shit et le vendre dans la cité, empêcher des gamins d'aller à l'école pour les faire chouffer dans la cité, mais c'est quoi ça? T'as pas de principes, t'as rien? Et après tu vas dans les boîtes et tu commandes des magnums de champagne?

— *Et toi, ça t'arrive d'avoir peur?*

J'ai peur que de Dieu... quand j'y pense. Quand j'y pense pas, j'ai peur de rien! C'est vrai. J'ai pas peur pour moi, j'ai plus peur de t'avoir fait du mal à toi, qui n'y es pour rien, tu vois? Aller enculer un voyou, ça me fait pas peur. Mais je veux pas faire du mal aux gens qui méritent pas.

— *Mais quand tu montes sur un braquage, tu peux pas tout maîtriser, tout prévoir...*

Quand ça bout, c'est pas cuit. T'es d'accord? Les œufs, tu les mets dans la casserole, t'as vu ça bout! Mais ils sont pas encore cuits, faut attendre. Alors quand je monte sur un coup, c'est cuit quand c'est fini, mais tant que c'est pas fini ben faut être très très concentré. Tu montes avec des armes, tu peux tuer. D'accord? Et quand t'as peur, t'es dangereux. Alors il faut pas avoir peur. Et si tu pars avec le sentiment de la peur, tu vas faire une bavure. Je préfère les coups où il y a pas d'armes; malheureusement, les gros coups, y'a des

armes, c'est la parade pour faire fuir la police. La police, quand tu leur tires dessus, ils lâchent l'affaire. Ils veulent pas être médaillés de la Légion d'honneur, ils veulent pas des obsèques nationales. Ils veulent rentrer chez eux le soir. Et moi, c'est pareil: je fais pas un braquage pour aller en prison, je fais un braquage pour prendre de l'argent et rentrer chez moi. Et pour ça, il faut le faire bien, il faut le faire sereinement. Et moi je pars pas avec un mec qui tape de la coke tous les jours, je pars pas avec un mec qu'est désœuvré, qui a pas de femme, qui a pas de gosse, qui a rien en dehors de ce qu'on va faire. Je pars avec le mec qui a la même chose que moi à perdre, t'as compris? Pour ce qu'on va faire, on risque des années de prison, faut bien réfléchir. Mais tu sais, un mec comme moi, c'est un mec vicieux. Je te regarde, je sais à qui j'ai affaire, et c'est un perpétuel recommencement avec tous les gens qu'on rencontre. Et quand t'es comme ça, le problème, c'est que t'es parano (surtout quand t'es dans la coke): tu vois la police de partout, tout le monde veut ton mal. Mais cette paranoïa, c'est aussi une bonne maladie: c'est une protection. Et si tu fais confiance à quelqu'un et qu'il te trahit, c'est ta faute. Fallait pas lui faire confiance. C'est un milieu où il faut être dur.

— *Et si c'était à refaire?*

Tu veux la vérité? J'aurais jamais fait le voyou. J'aurais préféré que ce soit une autre vie pour moi, tu vois? J'aurais étudié, j'aurais... je sais pas, moi, j'aurais siégé à l'Assemblée nationale! Ça, c'est des trucs qui me font kiffer aujourd'hui. Moi, je vais pas te dire que je suis un bon voyou, parce qu'y'a pas de bons bandits, y'a des mecs plus débrouillards que les autres... des mecs qui ont eu la chance d'être nés sous une bonne étoile. Mais la seule chose, c'est que dans ma vie j'ai toujours travaillé, j'ai toujours eu une vraie situation. Je paye des impôts et je suis content de payer des impôts. Et je te le dis en toute simplicité: je suis un mec qui a un grand cœur. Je suis pas un enculé. Je suis pas une crapule. Alors j'ai fait des choses pas bien, qu'est-ce que tu veux... J'aurais pu faire mieux mais comme on dit chez nous, Dieu était le plus fort. Et ce que j'ai fait, je l'ai fait bien. J'ai jamais fait pleurer une gonzesse, tiens par exemple! Parce que j'ai toujours averti: «*Aaattention! Avec moi c'est clac clac.*» Et aller braquer un train de cigarettes, j'ai fait du mal à personne: j'ai vidé un wagon. Le distributeur, c'est pas une personne vivante, c'est une machine, y'a pas de vie. Tu vois ce que je veux dire? Ouais, ils vont arriver, ils vont trouver que c'est vide, et après? Ils vont re-remplir. C'est vrai ou pas? Plaie d'argent, ça tue pas! (*il rit*) C'est comme ça qu'il faut le prendre. Faut minimiser, des fois. (*silence*) Et tout compte fait... Tu sais, quand t'es là-dedans, l'essentiel c'est d'avoir des vraies valeurs — et les valeurs, c'est quelque chose qui ne se vole pas. ”

